

Les enfants des Calet

Je me suis rendu hier au soir à une belle fête à Paris. Le Dilettante, éditeur, célébrait ses vingt ans d'existence dans la cour attenante ombragée de chèvrefeuille. Un orchestre jouait des valse et des rumbas, ce qui se révélait utile au moment de tracer une sente jusqu'au bar dévasté. D'une hauteur, en compagnie d'un bouquet de plantes en pots, j'ai eu l'impression d'assister à un récital. L'envie m'est venue plusieurs fois d'applaudir. À la place, j'ai beaucoup souri. Avec un peu d'âge, je finis par nous trouver peu nombreux, qui avons fait de lire notre métier. Un village, certes, mais dont chaque maison abrite un passionné, un joueur, un perfectionniste, un désespéré, un excentrique aussi, dont la tenue est le blason. Elles formaient une mosaïque tunisienne ce soir-là, les hirondelles du XIII^e rassaient les toits, le jour s'étirait longuement. J'observais Dominique c'est le prénom du Dilettante émergeant de la foule, veston vert passé, pochette rose pâle, ses interlocuteurs arrivaient sur lui en vague, avant de laisser place à la prochaine. Lorsqu'il immobilisait l'un d'eux, on voyait le visage de l'invité se colorer de plaisir. C'est un sentiment que je connais bien. Quand Dominique a de l'affection pour vous, il n'en a envers personne d'autre. Vous êtes l'objet d'un réchauffement soudain.

À Aix-en-Provence, le libraire m'avait dit : « Vous voulez être publié ? Voyez quels sont vos auteurs de *dilection*. Qui les publie. » Sage conseil quand on a dix-neuf ans. Je venais de

découvrir Calet, et qu'une voix peut user du « je » sans faire sonner de la trompe. Cette voix, qui avait aimé certaines choses de son temps, le restituait avec une poésie discrète. Son style constituait une source pour l'apprenti, avec ses « mais » suivis d'une virgule, sa respiration entrecoupée de soupirs, son découpage au bout duquel une phrase retombait à quatre pattes, non loin du cœur. Il était donc possible d'exister, en littérature, sans passer par les ors et les pompes ? D'emprunter des chemins buissonniers, au point que ses livres arrivaient dans mes mains ? Calet ouvrirait la porte à Hardellet, Vialatte, Dhôtel, Follain, Cingria, Réda, Bouvier, Fargue... Pour l'heure, je croyais être seul à ne lire que le premier. Je pris le train de la capitale pour rencontrer Dominique, qui éditait au *Tout sur le tout*, à l'enseigne de l'auteur.

Dès lors, à chaque voyage de Paris, je sortais Place d'Italie, descendais sous les arbres le boulevard Blanqui jusqu'à la rue Corvisart, la vitrine vert anglais dans laquelle subsistaient des objets des années cinquante. Le long du chemin, cent détails évoquaient Calet, les hôtels deux étoiles, les commerçants à « pratique », les murs pas ravalés, la pluie à odeur de feuille. À l'intérieur, Dominique recevait sans cesser d'inscrire les prix à l'intérieur des volumes d'occasion un vieil érudit à casquette, un coursier fou de lectures, un ouvrier descendu de la Butte-aux-Cailles. D'impétueux jeunes gens lançaient un titre, un nom (André Obey, Marcel Cohen, Pierre Cautrat) qui se mettaient à briller, aurifères, dans le tamis. Il arrivait que nous finissions tard, dans des restaurants à nappes en papier. Un couscous, tous pour un. Quelques-uns connaissaient par cœur des chansons poétiques et certains soirs, Dominique entonnait les airs du *Chanteur de Mexico*. J'en appris sous la douche, scotchées dans des pochettes en plastique. Trop tard, nous passions aux Halles, à Montparnasse, dans des salons où je me sentais, sous les lustres, *Le Croquant indiscret*. Et eux ? Nous montions par une trappe sur le toit du *Bœuf sur le toit*.

La ville où scintillaient mille lueurs de champagne s'étagait en dessous. Quelle université! Il ne s'agissait pas de rater un cours, je m'inscrivis à Paris.

Dominique, à partir d'une poignée d'auteurs, prolongeait ses ramifications, emportant avec lui de quoi démarcher lui-même le libraire. Nous partions tous les deux sur les routes de France. En Bretagne, nous écoutions dans la voiture des cassettes enregistrées à propos de Robert Morel, l'éditeur. Nous revînmes d'Agen avec un prix hérissé de lames, un objet dangereux que nous eûmes l'étourderie d'abandonner près d'une école et de son gardien. À Saint-Tropez, en hiver, sur une plage, nous atterrîmes dans un anniversaire gay, « Rome antique ». Dominique allongeait ses jambes depuis le fauteuil fiché dans le sable, charmé d'être servi par des gitons en tunique rose, un mince bandeau rouge dans les cheveux. Nous nous connûmes en maillots de corps, dans les couloirs d'hôtels fantômes. En maillots de bain, au bord de la piscine. Ah! il entre dans ce « nous » un peu du bonheur d'avoir Dominique à soi seul. Qui d'autre, s'éclairant au nom de Léon Arega, entre Hennebont et Auray, serait capable de citer des titres, *Le Débarras*, ou *Comme si c'était fini*? Sans doute les anciens de la bande, auxquels viennent s'ajouter d'autres que je ne connais pas. Ils affluaient autour de lui, des fruits apparaissaient sur les tables, et il me semblait avoir déjà vu cette veste vert passé. De récents succès lui valent de faire doubler ses anciennes (de taffetas?). L'occasion n'est pas si fréquente d'observer qu'un goût résiste, et que la fidélité commence à soi-même.

Lorsque Lola, ma fille, a poussé son premier cri, je suis sorti prendre l'air devant la maternité. Boulevard de Port-Royal, à 8 heures du matin, je songeais au début de *Monsieur Paul*, l'accouchement décrit quelques rues plus loin, vers Assas. Théo, mon fils, est né un quatorze juillet.

Celui qui dit, c'est celui qui y est

Le dernier touriste vient de nous quitter. Il était retraité et allemand. Quelques-uns, qui possèdent ces deux qualités, forment ici une petite colonie d'arrière-garde. Sans doute le mot de « colonie » est-il trop fort, car ils sont transparents, discrets au point de se saluer à peine entre eux. La retraite les autorise à choisir le terme de leurs vacances aux vendanges tardives. L'Allemagne leur rappelle que le soleil, cognant encore au milieu des abats d'eau, le ciel tout à coup profondément bleu, la tiédeur émanant de la dune, comme d'une peau où les poils des oyats frissonnent, sont toujours bons à dérober aux températures qui les attendent là-bas. Nous avons vu Volker effectuer son ultime promenade au bord du Golfe de Gascogne. Il s'est arrêté un moment, face au large où ne croisait pas de cargo, mains croisées dans le dos. L'Atlantique lui léchait les pieds, les goélands et les mouettes lui tenaient compagnie à distance respectueuse. Il y avait fort à parier que son esprit s'envolait aussi brusquement qu'eux, devenu aérien, inatteignable. Dans ce cas-là, on convoque les poètes : Homme libre, toujours tu chériras la mer! (Baudelaire) Je te salue, vieil océan! (Lautréamont) In a kingdom by the sea... (Poe). Quels équivalents germaniques étoffent le mot d'« âme », qu'a fait surgir celui d'« éternité »?

Ah! nous éprouvions une pointe d'envie à l'égard de Volker, qui aspirait une bouffée d'immatérialité avant de monter dans sa voiture et de filer au cœur du continent, là où, de tout côté,

on ne se heurte qu'aux hommes. Nous, nous ne contemplons pas l'océan. Nous évitons parfois de le regarder. C'est lui qui nous contemple.

Je puis assurer que la fréquentation quotidienne de l'éternité rend dérisoires beaucoup de créations humaines, et le goût d'une époque. Il faut, pour que le progrès arrive ici, qu'il ait été décanté, éprouvé ailleurs, qu'il atteigne ce stade à partir duquel il doit pouvoir être réparé à l'atelier du village. Rien ne nous déplaît davantage que le matériel cassé, déchiré, obsolète. C'est déjà bien assez de lutter tout le jour contre l'effritement, la loi inexorable de la dégradation (elle vient de l'Ouest). Nous ne nous battons pas, comme dans les villes, contre le temps qui passe, les heures, les semaines, les années, mais contre une malédiction de plus grande envergure, qui touche jusqu'aux objets. Nos monuments, nos mémoriaux sont les bunkers, rejetés par la dune, gisant sur le rivage, et bientôt condamnés aux fonds marins, du mur de l'Atlantique. Nous traversons en baissant la tête les places désertes devant les églises. Le vent rançonne les platanes-mûriers tandis que dans le ciel avancent les montagnes prodigieuses des cumulonimbus. Nous signons dès l'automne le pacte de la menace, de l'inconfort, et de l'inquiétude métaphysique.

Pour y échapper, nous n'avons trouvé que de nous jeter à corps perdu dans le travail. La règle de nos journées est simple : il y a toujours quelque chose à faire, sauf le dimanche, où nous exerçons une autre activité. Beaucoup d'entre nous ont un deuxième métier, voire un troisième en été. Nous ne tenons pas en place, semblables aux oiseaux que nous guettons depuis les *tonnes* sur l'estuaire. Jean-Pierre, la cinquantaine, élève son vin en plus de la sylviculture. Il fabriquait autrefois les piquets de vigne et les livrait le samedi soir, à 11 heures. Il avoue aujourd'hui qu'il se couche « fatigué ».

Nous nous enfonçons dans le silence. Nous n'en sortons qu'avec ironie ou sagesse :

– Té, vé, il faut qu'ils se mettent à deux pour pousser une brouette!

Ou bien :

– Il a plu quatre gouttes, pas cinq.

Les saules, dont la variété est ici peu commune, ont été les premiers à perdre leurs feuilles. Les étendues de fougères, qui roussissaient depuis la fin du mois d'août, révèlent en s'affaisant, parmi les nombreuses villégiatures aux volets clos, quelques foyers allumés, et qui nous réchauffent. À l'exception des châtelains, qui forment en Médoc une catégorie à part, l'estime naît de ce que nous subissons, l'hiver, le même sort. Riche ou pauvre, personne ne se donne l'air de quelqu'un. Le tutoiement s'impose rapidement. Nous votons en majorité à gauche.

Nous ne croyons qu'en l'homme, qui nous reconfortera, sinon lui? Sa femme. Son petit-fils. Ses cousins. Les amis des cousins. Ses voisins. Le facteur. La buraliste. Vingt fois par jour (c'est une moyenne). L'étranger, en arrivant ici, ne manque pas d'être frappé par le nombre de véhicules arrêtés sans vergogne au milieu de la route, parce que leurs conducteurs discutent. Il n'y en a pas pour longtemps. Adossés à l'immortalité, rien ne nous plaît mieux que le fugace. La beauté, les couleurs, la musique, un sourire, les bolides, un trait d'esprit. Et rencontrer deux minutes Jean-Pierre.

« Le cœur a ses régions que la raison ignore. » Une denrée rare circule des *mattes*, à l'intérieur desquelles paissent les troupeaux, aux *chablis*, où l'on trouve des cèpes : la gentillesse. À Zélia, Café du cours, Lesparre :

– Qu'est-ce que tu leur trouves, aux Médoquins?

– Ils sont gentils.

Viennent de passer dans ses yeux les petites choses humides que les *mérotés* réservent à leurs enfants. Elle a un sourire pour elle seule.

De Soulac à Blanquefort, la qualité de cœur est une monnaie

qui pèse comme l'or au creux de la paume. Et enrichit le trésor appelé « dignité ». Nous n'ignorons pas que de l'autre côté de la Gironde, franchie par le bac, il y a renversement des valeurs.

Le tempérament de la presqu'île est presque un tempérament d'ilien.

n° 67 – octobre 2005